

Laval théologique et philosophique



Paul-Laurent CARLE, O.P., *Consubstantiel et transsubstantiation*. Bordeaux, Imprimerie Taffard, 1974, (16,5 X 25 cm), 104 pages

R.-Michel Roberge

Volume 32, numéro 3, 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020551ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020551ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roberge, R.-M. (1976). Compte rendu de [Paul-Laurent CARLE, O.P., *Consubstantiel et transsubstantiation*. Bordeaux, Imprimerie Taffard, 1974, (16,5 X 25 cm), 104 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 32(3), 319–320. <https://doi.org/10.7202/1020551ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

objective du christianisme? Il y a, dans ces questions, tout aussi bien des hypothèses de travail pour l'analyse technique qu'une interrogation pour l'expérience personnelle du croyant.

L'ambiguïté d'une telle position « d'entre-deux », c'est qu'elle participe à la fois de travaux techniques dont les sources sont ailleurs et d'une expérience subjective et d'une pratique dont les lieux ne sont pas bien connus du lecteur. Le lecteur québécois, même s'il peut tout aussi bien que le lecteur français avoir accès aux travaux techniques des auteurs, n'en reste pas moins étranger à l'expérience subjective et à la pratique de ceux-ci. Comme quoi « le sens est indissociable d'une particularité... »

Réginald RICHARD

Paul-Laurent CARLE, o.p., **Consubstantiel et transsubstantiation**. Bordeaux, Imprimerie Taffard, 1974, (16,5 x 25 cm), 104 pages.

L'opuscule du Père Carle s'ajoute aux nombreuses études qui ont réagi depuis quelques années contre l'abandon progressif du vocabulaire de la transsubstantiation par les théologiens de l'Eucharistie. Prenant pour exemple les récents accords de Windsor et de Dombes où on a cherché à éviter d'aborder en termes de transsubstantiation la Présence réelle du Christ dans l'Eucharistie, l'auteur reproche à la théologie actuelle de jouer le jeu de l'autruche en refusant de faire face aux difficultés du vocabulaire traditionnel.

Le Père Carle ramène à quatre les objections couramment faites au mot « transsubstantiation » : 1) discordance avec la simplicité de l'Évangile, 2) facture scolastique, voire même aristotélienne, 3) caractère non seulement démodé, mais équivoque de ce terme par rapport à la pensée moderne, 4) et enfin, « chosification » du mystère chrétien.

Au premier grief relevé, l'A. concède que « l'idéal de tout temps a été de s'en tenir à la simplicité de l'Écriture » (p. 13); mais, ajoute-t-il avec raison, ceci n'enlève rien à la nécessité de penser sa foi et de l'exprimer dans des mots nouveaux, plus techniques, surtout quand la controverse et les contestations hérétiques l'exigent. L'objection de « senteur » scolastique, voire aristotélienne, du mot « transsubstantiation » amène le Père Carle à refaire l'histoire du terme, une histoire qui a ses débuts bien avant la grande scolastique. C'est ici que se situe le plus original de la contribution de l'A. Son exposé insiste fort justement sur la transcendance du vocabulaire magistériel à l'égard de toute problématique

d'école en tant qu'il cherche à « accéder à ce niveau incontesté qui n'est la propriété d'aucun aréopage, d'aucun mandarinat, ni l'écho trop particularisé d'une idéologie » (p. 18). L'A. nous rappelle que le mot *substantia* a déjà une longue histoire quand le Concile de Rome (1079) l'utilise pour réaffirmer la Présence réelle en réaction à Béranger. Tertullien employait déjà ce mot pour parler de la nature humaine du Christ; Augustin également. C'est ce même usage qui sera consacré par les conciles à partir de Chalcedoine (451) pour dire le Christ consubstantiel à nous selon sa nature humaine. Cet emploi sera longuement diffusé par la liturgie latine. La thèse de l'A. consiste à nous inviter à reconnaître une parenté morphologique entre « consubstantiel » et « transsubstantiation » et à reconnaître à « transsubstantiation » la même valeur fonctionnelle qu'on a reconnu traditionnellement à « consubstantiel ». Tout cela nous semble bien observé, mais l'A. oublie précisément que le « consubstantiel » de la christologie a aujourd'hui les mêmes difficultés que la « transsubstantiation » de la théologie de l'Eucharistie.

En réponse à la troisième objection, le Père Carle reconnaît cependant que le terme « transsubstantiation » peut avoir une certaine équivocité pour la pensée moderne. « Comme les vocables réservés aux spécialistes, dira-t-il, on ne doit pas présenter transsubstantiation à tout venant, sans explication préalable » (p. 86). L'A. insiste quand même pour conserver le terme « transsubstantiation » à une époque de pluralisme comme la nôtre... comme... un centre de ralliement, une expression unifiante qui sert de critère décisif » (p. 94): à condition, ajoutera-t-il, qu'on sache l'entendre à la manière des conciles qui l'ont moulé, i.e. en donnant à *substantia* le sens d'*ousia*. Tout cela l'amènera à conclure sur une proposition: « Aujourd'hui, traduire transsubstantiation par *transessentiation* ne serait pas inutile, à cause des équivoques du mot substance trop facilement entendu par les modernes comme matière physico-chimique des corps » (p. 92). Nous ne sommes pas très enclin à penser qu'une pareille solution aille au fond du problème.

À la dernière objection relevée, l'auteur réplique que « si nos mots chosifient, s'ils réifient, s'ils sont impuissants et inadéquats pour désigner le divin, ils n'en sont pas moins indispensables pour essayer quand même de regarder vers lui, et d'un regard vrai, serait-il le regard obscur de la foi » (p. 99).

L'ouvrage du Père Carle, malgré quelques

COMPTE RENDUS

longueurs qui plairont cependant aux amateurs de considérations méditatives, vallait la peine d'être lu.

R.-Michel ROBERGE

Jean-Dominique ROBERT, **Philosophies — Épistémologies — Sciences de l'homme — Éléments de bibliographie**. Presses universitaires de Namur, 1974, (16 × 24 cm), 534 pages, 800 francs belges.

L'A. avertit en sa préface que cette bibliographie « ne vise aucunement à être complète ». « Elle est très sélective, précise-t-il, puisque nous n'avons retenu que certains des ouvrages qui peuvent éclairer de façon exemplaire les problèmes que nous avons en vue : ceux que posent les rapports de fait ou de droit entre les sciences de l'homme (en général et en particulier) et les philosophies. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle on y trouvera tout particulièrement les travaux de méthodologie, d'épistémologie et de philosophie des sciences de l'homme. »

Cette bibliographie se recommande de toute l'autorité de l'A. en la matière. Les problèmes qu'il avait ici en vue, il leur a déjà consacré l'un ou l'autre des nombreux articles dont il a fait bénéficier plusieurs revues de philosophie en ces dernières années. La rigueur de ses analyses, ses mises à jour des implications des positions les plus diverses, en font un auteur aussi compétent que lucide, dont la lecture est toujours des plus profitable pour ce qui est des débats fondamentaux de la pensée contemporaine.

La *Bibliographie jusqu'en 1969*, objet de la première partie, est répartie comme suit : 1° Bibliographie des renseignements bibliographiques ; 2° Bibliographie des revues ; 3° Bibliographie des encyclopédies, vocabulaires et dictionnaires ; 4° Bibliographie des travaux écrits en collaboration ; 5° Bibliographie des travaux catalogués par nom d'auteurs. Ces mêmes rubriques se retrouvent dans la deuxième partie composée de suppléments pour chacune des années 1970 à 1973 inclusivement. Une troisième partie donne la table de noms d'auteurs.

L'utilité de ce volumineux répertoire — plus de quatre mille titres — s'impose d'elle-même. L'A. en a fait un remarquable instrument de travail pour la recherche en philosophie et sciences humaines : chaque titre porte en effet un ou des sigles indiquant la ou les disciplines principalement en cause ; certains portent encore un astérisque, et il s'agit, dit l'A., de travaux « susceptibles, d'une manière ou d'une autre, d'aider à la solution

des problèmes posés par les rapports de droit entre philosophie et science... » On appréciera que l'A. se fasse ainsi notre guide dans le champ d'une information aussi vaste que variée.

Par surcroît, l'excellente présentation matérielle qu'en ont réalisée les Presses universitaires de Namur rendra la consultation de cet ouvrage toujours facile, voire agréable.

Emmanuel TRÉPANIER

Michel SPANNEUT, **Permanence du stoïcisme, de Zénon à Malraux**. Gembloux, Éditions J. Duculot, 1973, (16 × 24,5 cm) 416 pages.

C'est en 1957 que l'A. publiait le premier résultat de ses recherches stoïciennes, *Le stoïcisme des Pères de l'Église, de Clément de Rome à Clément d'Alexandrie* (Paris, Le Seuil, *Patristica Sorbonensia* 1). Seize ans plus tard, après quelques travaux plus précis sur le même sujet (signalons les articles « Epictète » dans le *Dictionnaire de Spiritualité* et dans le *Reallexikon für Ant. und Christ.*), il nous offre une vaste étude de synthèse qui retrace vingt-trois siècles d'histoire, d'influence et de survie du stoïcisme.

Le but de ce livre est de faire une « lecture partielle de la littérature à la lumière du stoïcisme » afin de « mesurer la place du Portique dans le monde occidental, de préciser sa position par rapport aux grands mouvements intellectuels ou religieux et de constater, en définitive, une certaine continuité de la présence stoïcienne » (p. 15).

Cette présence est d'abord celle des Stoïciens eux-mêmes, ce que M. Spanneut appelle le stoïcisme des Stoïciens (I^{re} partie). Sous ce titre, il présente successivement le stoïcisme des fondateurs, avec l'exposé général du système (physique, épistémologie et logique, morale), le moyen stoïcisme, qualifié de stoïcisme indépendant (Panétius et Posidonius), et le stoïcisme impérial (Sénèque, Epictète et Marc-Aurèle). Le second mode de la présence stoïcienne, plus difficile à détecter et à préciser, est celui de la survie. De l'Antiquité au Moyen-Âge (II^{re} partie) et du néo-stoïcisme des XVI^e-XVII^e siècles jusqu'au XX^e siècle (III^{re} partie), se succèdent les fortunes diverses du « stoïcisme hors du Portique ». Les jalons de cette survie sont nombreux : Cicéron et Jean Chrysostome, Érasme et Dacier, François de Sales et Montesquieu, Teilhard de Chardin et Malraux se retrouvent, à des titres et à des degrés divers, sous la même étiquette. Les horizons très éloignés d'où arrivent ces personnages montrent bien, et c'est là une des conclusions qui se dégagent du livre de M. Spanneut, que l'influence du stoïcisme ne fut